

# Intervention de Jean-Paul Bret

S A M E D I 2 3 A V R I L 2 0 1 1

villeurbaine

## Journée nationale de la Déportation

Nous sommes réunis ce matin à l'occasion de la journée nationale de la Déportation. Depuis sa création en 1954 par les parlementaires français, cette journée a la vocation de rendre hommage aux victimes de la barbarie nazie. Elle a également l'ambition de mieux comprendre, pour mieux dénoncer, le processus d'avilissement de la personne humaine mis en œuvre sous le Troisième Reich, un processus caractérisé par la déportation, la relégation dans des camps, l'extermination par les chambres à gaz mais aussi par le travail, la faim et la désespérance. **Tous les camps de concentration n'étaient pas des camps d'extermination, mais tous relevaient du même objectif : détruire.** Tous les prisonniers n'étaient pas là pour les mêmes raisons. Mais tous ceux qui sont revenus des camps ont témoigné dans des termes identiques de ce qu'ils ont vécu dès le premier jour et jusqu'au dernier : l'humiliation.

A l'approche de cette journée pour la mémoire qui marque le soixante-sixième anniversaire de la libération des camps, la majeure partie d'entre eux ayant été libérés au printemps 1945, des journalistes ont ouvert leurs colonnes et leurs micros aux survivants. **Beaucoup disent qu'ils s'en sont sortis grâce à l'entraide et au hasard, dans un univers où survivre tenait tout à la fois de la volonté et du miracle, de la ténacité personnelle et de la solidarité, de l'imagination et de la chance.** Dans ce monde où la brutalité faisait loi, ils expliquent comment l'humanité des détenus entre eux, parfois le geste d'un kapo, aidait à s'accrocher et à sauver ce qui pouvait l'être. Ils disent souvent avoir dû la vie à ces petites victoires de chaque instant.

Je pense à **Marie-Jo Chambart de Lauwe**, interrogée par Laure Adler sur France Culture et que nous avons reçue il y a peu au Rize. De Ravensbrück, où elle a été déportée avec sa mère pour faits de résistance, elle rapporte un poignant témoignage sur la solidarité, cette solidarité destinée à protéger de la mort les enfants nés au camp. En règle générale, explique-t-elle, leur espérance de vie ne dépassait pas trois mois. Mais lorsqu'ils survivaient, ce qui est arrivé dans les derniers mois de guerre, »

- » c'était grâce à ces femmes qui fabriquaient des tétines en découpant les doigts des gants en caoutchouc, qui volaient du lait en risquant leur vie et qui se passaient ces petits corps chétifs, de jupe en jupe, jusqu'à ce qu'ils parviennent à proximité des infirmières de la Croix-Rouge et qu'ils soient sauvés.

Dans un autre registre, il y a le témoignage écrit du résistant **Marcel Letertre**, mort du typhus quelques jours après sa libération à Terezin en 1945, lui-même compagnon d'infortune du poète Robert Desnos. Ce texte a été publié par son fils. Tout au long de sa détention, Marcel Letertre a accumulé les notes sur ce qu'il vivait au jour le jour, des interrogatoires dans les prisons de Rennes et d'Angers, au paysage d'Auschwitz sans végétation ni oiseau. Lors de son passage au camp de Flohä, il a consigné 400 recettes de cuisine qui vont de la bouillabaisse à la galette bretonne, du cassoulet aux pommes meringuées et qui, par leur diversité, racontent aussi la diversité des origines régionales des déportés français. Si toutes ces recettes sont vraisemblables, beaucoup sont fantaisistes. Car cette gastronomie en trompe-l'œil est d'abord la mémoire du monde d'avant la déportation. **Elle est aussi la revanche de l'imaginaire sur la réalité du camp qui enchaîne les privations, la revanche de la vie là où des hommes meurent de la faim.**

Qu'as-tu fait de ce qu'on t'a fait ? C'est **Sam Braun**, rescapé d'Auschwitz, qui interroge en reprenant la belle phrase de Jean-Paul Sartre. Arrêté en 1943 à Clermont-Ferrand avec toute sa famille, parce qu'ils sont juifs, il a seize ans lorsqu'il arrive au camp et qu'il est séparé des siens. Là, il découvre que les chiens des SS ont plus de valeur que les détenus dont l'existence ne tient à rien. Il en réchappe comme de la marche de la mort, qui succède à l'évacuation d'Auschwitz. Il ne sait pas comment il a survécu à ce train circulant à ciel ouvert dans le froid glacial de l'hiver et dont les gardiens sont devenus fous. Il se souvient seulement qu'au moment où il a décidé de ne plus lutter, des partisans tchécoslovaques l'ont libéré à Prague et qu'il s'en est sorti, sans le vouloir, par une sorte de grâce du destin.

Cette expérience, il la raconte aux jeunes, comme le fait Marie-Jo Chambart de Lauwe, comme tant d'autres le font. Pas seulement pour livrer des anecdotes, dit-il, mais pour transformer en promesse de vie cette part de vie qu'on lui a prise. **Inlassablement, il dénonce les dérives de la société humaine, le racisme, l'antisémitisme, les discriminations. Avec lui, avec la voix des rescapés, nous voulons croire que le témoignage protège du recommencement.** La diffusion des images du procès de Klaus Barbie, proposées cette semaine au grand public, y contribue à leur manière. C'est le sens aussi que nous donnons à notre cérémonie.

**Jean-Paul Bret**

maire de Villeurbanne